



HAL
open science

Machiavel et Guicciardini : guerre et politique au prisme des guerres d'Italie

Jean-Claude Zancarini

► **To cite this version:**

Jean-Claude Zancarini. Machiavel et Guicciardini : guerre et politique au prisme des guerres d'Italie. Laboratoire italien. Politique et société, 2010, 10, pp.9-25. 10.4000/laboratoireitalien.500 . halshs-00555971

HAL Id: halshs-00555971

<https://shs.hal.science/halshs-00555971>

Submitted on 16 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Claude Zancarini

Machiavel et Guicciardini. Guerre et politique au prisme des guerres d'Italie

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Claude Zancarini, « Machiavel et Guicciardini. Guerre et politique au prisme des guerres d'Italie », *Laboratoire italien* [En ligne], 10 | 2010, mis en ligne le 24 janvier 2012, consulté le 21 octobre 2012. URL : <http://laboratoireitalien.revues.org/500> ; DOI : 10.4000/laboratoireitalien.500

Éditeur : ENS Éditions

<http://laboratoireitalien.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://laboratoireitalien.revues.org/500>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© ENS Éditions

Machiavel et Guicciardini. Guerre et politique au prisme des guerres d'Italie

Jean-Claude Zancarini

Université de Lyon, UMR 5206 Triangle (ENS Lyon)

Machiavel et Guicciardini énoncent l'existence d'une rupture avec l'arrivée en Italie, en 1494, des armées françaises menées par Charles VIII. Cette *calata* leur apparaît, au moment où ils écrivent, comme un bouleversement profond, une « mutazione di tutte le cose », qui a remis en cause l'équilibre des forces en Italie et les formes des gouvernements dans de nombreux États de l'Italie et en particulier dans leur propre patrie, Florence. La volonté de l'un comme de l'autre de mettre en évidence la naissance d'une nouvelle période de l'histoire est bien connue : retenons simplement qu'elle se dit sous la forme d'un « avant » et d'un « maintenant », avant et maintenant qui ont des implications sur la politique et sur la guerre et qui tendent à exiger de la pensée qu'elle prenne en compte en même temps l'une et l'autre. Ce sont les conséquences de cette exigence de transformation de la pensée qui doit prendre en compte cette nouveauté que nous voulons analyser ici : il s'agit donc de voir quels sont les effets des guerres d'Italie sur la façon de penser et d'écrire l'histoire, la politique et la guerre chez ces auteurs qui furent aussi, et peut-être d'abord, des acteurs de l'histoire qu'ils entendent écrire.

Poser les questions du présent : expérience et traditions

Soulignons d'emblée un point de méthode qui unit les deux auteurs-acteurs : le caractère nouveau des guerres qui se déroulent et de leurs effets est immédiatement perçu, il marque profondément la démarche

d'écriture, et l'expérience tend à devenir une méthode nécessaire, et revendiquée ouvertement comme telle, d'approche de la réalité¹. On connaît la formule de Machiavel qui invite, dans le chapitre 15 du *Prince*, à « suivre la vérité effective de la chose », *andare drieto alla verità effettuale della cosa* ; Guicciardini indique pour sa part, dans le *Dialogo del Reggimento di Firenze*, qu'il faut considérer « la vraie nature des choses », *la natura delle cose in verità* et il invite à « la considération ou à l'examen des choses », *la considerazione o discorso delle cose*, car les hommes se laissent souvent à ce point tromper par les noms qu'ils ne connaissent pas les choses. Cette démarche pragmatique ne signifie pas pour autant qu'ils abandonnent les connaissances qui viennent de la tradition et de leur formation. Le lien nécessaire entre l'expérience du présent et la lecture des Anciens est affirmé à plusieurs reprises par Machiavel. La formulation la plus célèbre de ces deux piliers de la connaissance est celle de la lettre de dédicace du *Prince* : « la *cognizione delle actioni delli uomini grandi, imparata da me con una lunga esperienza delle cose moderne et una continua lectione delle antiche* »². Il faut ajouter deux remarques qui précisent le sens de cette méthode. La première, c'est que la lecture des Anciens a pour effet de mettre en rapport l'expérience de l'histoire des temps présents avec les expériences des Anciens. La deuxième, c'est que le lien entre l'expérience des temps présents et la lecture des Anciens qui permet d'accéder à leurs expériences et de s'inspirer de leurs exemples se fait dans une dialectique

- 1 J'ai développé cette analyse du rôle que joue l'expérience dans la pensée de Machiavel et Guicciardini dans une intervention lors de journées d'étude organisées par Paola Moreno à Liège et, en m'attachant plus spécifiquement à Francesco Guicciardini et aux *Ricordi*, dans le séminaire qu'anime Perle Abbrugiati à Aix-en-Provence, dans le cadre du CAER (« Guichardin : Écrire et réécrire les *Ricordi* », in *Cahiers d'études romanes*, 20, 2009, *Traces d'autrui et retours sur soi. La réécriture dans les cultures de l'aire romane*, vol. I : *La Réécriture 1 : le modèle et le métier*, p. 23-32.)
- 2 *Il Principe*, lettre de dédicace : « la connaissances des actions des grands hommes que j'ai apprise par une longue expérience des choses modernes et une lecture continuelles des choses antiques ». La même idée est également présente dans le *Proemio* du livre I des *Discorsi* et dans celui de *l'Arte della guerra*. Les citations et les traductions du *Prince* sont tirées de MACHIAVEL, *De principatibus. Le Prince*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini éd., Paris, PUF, 2000, texte italien établi par G. Inglese. Les autres textes de Machiavel sont tirés de l'édition de C. Vivanti : MACHIAVELLI, *Opere*, vol. I, Turin, Einaudi-Gallimard, 1997. Les traductions des *Discours* sont tirés de l'édition de A. Fontana et X. Tabet, Paris, Gallimard. Sauf indication contraire, c'est moi qui souligne.

permanente consistant à poser aux Anciens les questions du présent. Il s'agit pour Machiavel d'interroger les hommes de l'Antiquité afin de *domandarli della ragione delle loro azioni*, « leur demander la raison de leurs actes », et d'en tirer des leçons pour son présent. Chez Guicciardini, il faut mettre en place un schéma à trois entrées : *regole, natura, esperienza*. Il y a des règles, une possibilité de les lire³ et de les écrire⁴. Il y a aussi d'emblée, et ce point est acquis à l'intérieur même de la tradition juridique, des cas particuliers, des exceptions (*casi eccettuati, caso particolare, eccezione*). L'appréciation de ces cas particuliers ne peut se réaliser que par la *discrezione (la prudenza naturale)* que l'on possède ou pas, que l'on a reçue ou pas de la *natura*. Guicciardini ajoute à cela l'idée de ce qu'on peut acquérir par l'expérience, voire de la nécessité absolue de l'expérience⁵. D'une formulation à l'autre, on remarque des différences d'insistance sur l'un des trois aspects : pour rendre compte de ces apparentes contradictions il faut, d'une part, différencier les domaines d'application : lorsqu'il s'agit de *maneggiare faccende*, de faire la guerre, de ce qui relève du métier, de *l'arte*, l'expérience est déterminante et son rôle l'emporte sur toute autre considération. On peut, d'autre part, faire l'hypothèse d'une évolution : au fil du temps, du maniement des affaires et donc de l'accroissement des expériences et de l'expérience, Guicciardini tend à insister sur la *varietà delle circostanze* qui ne permet pas de raisonner et d'agir à partir des règles⁶ ou des livres⁷.

Pour le dire très synthétiquement, Machiavel et Guicciardini tendent à mettre en lien dialectique l'expérience des temps présents (ce qu'ils ont vu, fait ou estimé nécessaire de faire) et l'expérience du passé (ce qu'ils ont lu et appris dans les livres d'histoire des Romains ou les

3 *Ricordi*, Q² 12 : « le regole si trovano scritte in su' libri ». Je cite d'après l'édition critique de R. Spongano, F. GUICCIARDINI, *Ricordi*, Florence, Sansoni, 1951. Pour les autres textes de Guicciardini, je cite d'après les éditions suivantes : F. GUICCIARDINI, *Storia d'Italia*, S. Seidel Menchi éd., Turin, Einaudi, 1971 ; *Dialogo del reggimento di Firenze*, G. Anselmi et C. Varotti éd., Turin, Bollati Boringhieri, 1994.

4 *Ricordi*, A 11, B 35 : « questi ricordi sono regole ».

5 *Ricordi*, A 45 : « È necessaria la esperienza, la quale e non altro gli insegna. »

6 *Ricordi*, C 6 : « È grande errore parlare delle cose del mondo indistintamente e assolutamente, e, per dire così, per regola... »

7 *Ricordi*, C 186 : « Però e in questo e in molte altre cose bisogna procedere distinguendo la qualità delle persone, de' casi e de' tempi, e a questo è necessaria la discrezione : la quale se la natura non t'ha data, rade volte si impara tanto che basti con la esperienza ; co' libri non mai. »

livres de la tradition juridique). Cette démarche est en concordance avec leur façon de partir de l'analyse de la « qualité des temps », de la conjoncture politique et militaire : les exemples des Anciens tirés d'une lecture de leurs *Istorie* qui en saisissent le sens et permette d'en goûter la saveur⁸, les règles élaborées par la tradition juridique⁹ ne sont pas avant tout pour eux des autorités que l'on cite à l'appui d'une thèse. Exemples et règles, *istorie* et *regulae iuris* sont interrogés en fonction des questions qui naissent de l'expérience des temps présents (c'est-à-dire de l'état de guerre comme donnée permanente qu'évoque une formule employée par Machiavel dans une lettre envoyée le 3 janvier 1526 à Francesco Guicciardini : « sempre mentre ch'io ho di ricordo o e' si fece guerra o e' se ne ragionò »). Pour reprendre la dernière phrase de la *Consolatoria* de Francesco Guicciardini, dont *esperienza* est emblématiquement le dernier mot et dans laquelle il se définit comme une « *persona piena di notizia di lettere, piena di virtù, e finalmente piena di animo e di esperienza*¹⁰ », la connaissance des lettres (*istorie* mais tout autant *regulae iuris*), les qualités personnelles (*prudenza, discrezione* mais aussi des qualités éthiques comme *l'animo*) et l'expérience sont des éléments que nos auteurs font fonctionner ensemble pour penser la politique, l'histoire et la guerre.

- 8 N. MACHIAVELLI, *Discorsi, libro primo, Proemio, op. cit.*, p. 198 : « [...] dal non avere vera cognizione delle storie, per non trarne, leggendole, quel senso né gustare di loro quel sapore che le hanno in sé ».
- 9 P. CARTA, *Francesco Guicciardini tra diritto e politica*, Padoue, CEDAM, 2008.
- 10 F. GUICCIARDINI, *Consolatoria* : « E così se tu consideri questa misura e come cristiano e come filosofo ed uomo del mondo, troverai o che questa vita è più desiderabile o almanco non tanto peggiore che meriti querela, ed oltre che è così debita e conveniente, consiste ancora in questo l'onore e riputazione tua, che tu ti ci disponghi ed accomodi, in modo che non paia uomo che nascessi ieri né che non abbi provato niente delle cose del mondo, ma che abbia a essere cognosciuto da ognuno, *persona piena di notizia di lettere, piena di virtù, e finalmente piena di animo e di esperienza*. » Une traduction de ce texte par Florence Courriol paraîtra prochainement chez Garnier : « Ainsi, si tu considères ces principes à la fois en chrétien, en philosophe et en homme du monde, tu trouveras ou bien que cette vie est plus désirable, ou du moins qu'elle n'est pas si mal, au point qu'elle mérite qu'on s'en plaigne, et tu comprendras qu'elle est non seulement juste et convenable, mais encore que ton honneur et ta réputation consistent en cela, que tu t'y engages et que tu t'y ranges, afin de ne pas donner l'impression d'être né d'hier ou de ne jamais avoir fait l'épreuve des choses de ce monde, mais afin d'être reconnu de tous comme une personne pleine de connaissance des lettres, pleine de vertu et, enfin, pleine de courage et d'expérience. »

Machiavel : la question des armes

La thèse de Machiavel sur les enjeux de la période de guerre s'énonce nettement. Étant donné la qualité des temps, la question fondamentale est celle de la mise en place d'une *buona milizia*. Cette idée est systématiquement reprise d'un texte à l'autre, avec des formulations qui peuvent être différentes mais dont le sens ne varie pas. Dans le chapitre 12 du *Prince*, après avoir rappelé que les fondements de tous les États sont les bonnes lois et les bonnes armes (ce qui fait référence à un topos juridique qui provient des *Institutions* de Justinien)¹¹, il explique qu'il laissera de côté les propos sur les lois et parlera des armes¹². La justification de ce choix s'énonce en une formule qui est un postulat : « perché non può essere buone legge dove non sono buone arme, e dove sono buone arme conviene sieno buone legge ». Ce postulat, on le retrouve dans les *Discours*, I, 4 : « dove è buona milizia, conviene che sia buono ordine » et III, 31 : « il fondamento di tutti gli stati è la buona milizia ; e [...] dove non è questa, non possono essere né leggi buone né alcuna altra cosa buona »¹³. Ce postulat découle d'une lecture historique des temps passés et des temps présents qui explique pourquoi en Italie on mène la guerre avec des « armes mercenaires », des condottieres et des cavaliers et pourquoi il faut abandonner ces armes qui sont inutiles, voire nuisibles, et mettre en place des « armes propres », formées de citoyens ou de sujets. C'est bien là le sens du *Prince* qui apparaît dans l'appel au rédempteur de l'Italie de l'exhortation finale, rédempteur qui sera capable précisément de racheter (*redimere*) les « péchés des princes » qui ont consisté à choisir les armes

11 D. QUAGLIONI, « Machiavelli e la lingua della giurisprudenza », *Il Pensiero politico*, XXXII, 1999, p. 171-185.

12 *Il Principe*, 12, [3] : « Les principaux fondements que doivent avoir tous les États, les vieux comme les nouveaux ou les mixtes, sont les bonnes lois et les bonnes armes ; et puisqu'il ne peut y avoir de bonnes lois là où il n'y a pas de bonnes armes, et que là où il y a de bonnes armes il faut bien qu'il y ait de bonnes lois, je laisserai de côté les propos sur les lois et je parlerai des armes. »

13 *Discorsi*, I, 4, *op. cit.*, p. 209 : « Là où il y a une bonne milice, il faut bien qu'il y ait un bon ordre » ; *Discorsi*, III, 31, *op. cit.*, p. 496 : « Le fondement de tous les États est la bonne milice et [...] là où il n'y en a pas, il ne peut y avoir ni bonnes lois ni aucune autre bonne chose. »

mercenaires¹⁴. On sait que, dans le chapitre 26, Machiavel précise même la forme que doivent prendre ces « armes propres » : l'« ordre tiers » de l'infanterie, capable d'échapper aux défauts des infanteries suisses et espagnoles grâce au « genre des armes et à la variation des ordres »¹⁵. Ces thèses et ces énoncés sont repris, développés et précisés dans les *Discours* et dans l'*Art de la guerre*. On y retrouve les questions du présent et les réponses que Machiavel propose en puisant dans « sa longue expérience des choses modernes et sa continuelle lecture des choses antiques » : la nécessité du choix des armes propres, dans une Italie « predata, rovinata e corsa da' forestieri » où les péchés sont le fait des erreurs politico-militaires des princes, l'élucidation de ce que sont « le genre des armes et la variation des armes », l'importance de la préparation de la guerre en temps de paix par un exercice continu, le rôle central des capitaines et d'un pouvoir militaire qui ne doit pas se partager. Les références et les échos, y compris textuels, sont suffisamment nombreux pour qu'on voie que le questionnement et les réponses à lui apporter sont récurrents et que la méthode de la double expérience (interroger l'expérience et les exemples des Anciens en fonction des questions que pose l'expérience du présent) est le plus souvent utilisée. Toutefois, dans l'*Art de la guerre*, contrairement à ce qu'on peut voir dans le *Prince* ou dans les *Discours*, on rencontre des passages qui paraissent déroger à cette dialectique du passé et du présent. On lit en effet, à longueur de pages, de pures et simples traductions de Végèce, de Frontin ou de Valère Maxime et on se demande parfois s'il ne s'agit pas là de la simple imitation des Anciens, comme si était à l'œuvre l'idée que le métier de la guerre possédait des règles

14 *Il Principe*, 12 : « Onde che a Carlo re di Francia fu lecito pigliare la Italia col gesso ; e chi diceva come n'erono cagione e peccati nostri, diceva il vero ; ma non erano già quegli che credeva, ma questi che io ho narrati ; e perché gli erano peccati di principi, ne hanno patito le pene ancora loro. » Ces aspects sont développés in J.-C. ZANCARINI, « "Se pourvoir d'armes propres" : Machiavel, les "péchés des princes" et comment les racheter », *Astérion*, 6, *L'ami et l'ennemi*, dossier présenté par M. Senellart, avril 2009, en ligne [URL : <http://asterion.revues.org/document1475.html>]. Consulté le 2 juin 2010.

15 *Il Principe*, 26 : [22] E benché la fanteria svizzera e spagnuola sia existimata terribile, nondimanco in ambedua è difetto per il quale uno ordine terzo potrebbe non solamente opporsi loro, ma confidare di superargli. [...] [25] Puossi adunque, conosciuto il difetto dell'una e dell'altra di queste fanterie, ordinarne una di nuovo, la quale resista a' cavalli e non abbia paura de' fanti : il che lo farà la generazione delle arme e la variazione degli ordini...

intemporelles qu'il suffirait de reprendre. Pour le dire autrement, en maints endroits du livre il semble bien qu'il y ait une prise en compte très limitée de « l'expérience des choses modernes » ; et on a l'impression qu'il suffirait de reproduire « gli antichi ordini » militaires des Romains pour mettre fin aux erreurs des modernes. Sans doute, le statut du texte, écrit pour être immédiatement imprimé et vendu, explique-t-il ce décalage avec la façon habituelle d'écrire de Machiavel lorsqu'il traite de ces questions : on aurait là un livre humaniste, pour une bonne part translaté du latin à l'italien, qui ne se poserait les questions du temps présent qu'à l'occasion, un livre qui laisserait le lecteur interpréter à sa guise les exemples des Romains qui sont ouvertement les seuls dont Fabrizio Colonna entend se servir (« Io non mi partirò mai, con lo esempio di qualunque cosa, da' miei Romani. ») Et de fait, les exemples modernes sont bien rares et s'appuient essentiellement sur des épisodes que le principal interlocuteur a connu en tant qu'acteur, comme si la fiction de l'écriture l'emportait parfois ici sur le message politique et militaire. Il y a donc comme une ambiguïté de l'*Art de la guerre* – livre s'inscrivant dans la tradition humaniste du dialogue tout autant que dans la réflexion politico-militaire, ce qui est une caractéristique soulignée par de nombreux spécialistes du texte¹⁶ –, mais cette ambiguïté ne doit pas faire oublier que les passages ouvertement liés à la polémique de Machiavel contre ceux qui prônent l'incompatibilité entre la vie civile et la vie militaire et contre les princes de son temps qui, malgré l'évidence des « merveilleuses défaites », demeurent dans la même erreur et vivent dans le même désordre, sont placés dans le prologue et les toutes dernières pages du livre, donc en des lieux stratégiques du texte. Et puis, avant que ne commence la longue suite des passages exposant la technique militaire romaine, on trouve, énoncée avec plus de clarté et de netteté que dans aucun autre de ses ouvrages, la thèse du lien d'amour nécessaire entre le capitaine et ses soldats,

16 Chabod, Dionisotti, Barberi Squarotti, Rinaldi, Fachard insistent sur l'inscription de ce livre dans la littérature : F. CHABOD, *Scritti su Machiavelli*, Turin, Einaudi, 1964, p. 25 ; C. DIONISOTTI, *Machiavellerie. Storia e fortuna di Machiavelli*, Turin, Einaudi, 1980, p. 378 ; G. BARBERI SQUAROTTI, *L'Arte della guerra o l'azione impossibile* in ID., *Machiavelli o la scelta della letteratura*, Rome, Bulzoni, 1987, p. 231-262 ; N. MACHIAVELLI, *Opere*, R. Rinaldi éd., Turin, UTET, 1999, vol. I, p. 42 ; N. MACHIAVELLI, *L'Arte della guerra. Scritti politici minori*, J.-J. Marchand, D. Fachard, G. Masi éd., Rome, Salerno, 2001, introduction de D. Fachard, p. 3-23.

qui est sans doute une des intuitions théoriques et éthiques les plus fortes de Machiavel.

Machiavel : l'amour sert à faire la guerre

En formulant la nécessité d'un lien d'amour pour mener la guerre, en présentant l'idée du citoyen (ou du sujet) devenant soldat non par amour de la guerre ou par profession mais par nécessité et par amour de sa patrie (et de celui ou ceux qui la gouvernent), Machiavel tire toutes les conséquences de sa polémique contre les armées mercenaires et en faveur des armes propres. Sa thèse s'énonce en deux points : « l'una, che uno uomo buono non poteva usare questo esercizio per sua arte; l'altra, che una repubblica o uno regno bene ordinato non permettesse mai che i suoi soggetti o i suoi cittadini la usassono per arte »¹⁷. L'idée selon laquelle la guerre ne doit pas être un métier, une profession, pourrait paraître contradictoire avec la thèse exprimée dans le chapitre 14 du *Prince*, dans lequel Machiavel déclare : « Debbe dunque uno principe non avere altro obietto né altro pensiero néprehendere cosa alcuna per sua arte, fuora della guerra et ordini e disciplina di epsa : perché quella è sola arte che si aspetta a chi comanda¹⁸ », mais il fait préciser clairement à Fabrizio Colonna que si, dans une cité bien ordonnée, il est nécessaire que personne n'ait la guerre pour métier, en revanche c'est bien le « métier » de l'instance publique (qu'il s'agisse d'un *regno* ou d'une *repubblica*) : « Debbe adunque una città bene ordinata volere che questo studio di guerra si usi ne' tempi di pace per esercizio e ne' tempi di guerra per necessità e per gloria, e al publico solo lasciarla usare per arte, come fece Roma. »¹⁹ Le prince ou la république ont donc besoin d'hommes (de sujets ou de citoyens) qui, lorsque la qualité des temps contraint à faire la guerre, la fassent « volentieri per [...] amore » mais qui, quand la guerre est terminée, rentrent encore plus volontiers chez eux, pour vivre d'un autre métier que du métier de la guerre : les rois, les princes, mais tout autant les républiques, « deono

17 *Arte della guerra, libro primo, op. cit.*, p. 539.

18 *Principe*, 14, [1] : Un prince ne doit donc avoir d'autre objet ni d'autre pensée, et ne doit rien choisir d'autre pour art, hormis la guerre, et les ordres et la discipline de celle-ci ; car c'est le seul art qui convienne à celui qui commande.

19 *Arte della guerra, libro primo, op. cit.*, p. 540.

[...] avere le loro fanterie composte di uomini che, quando egli è tempo di fare guerra, volentieri per suo amore vadano a quella, e, quando viene poi la pace, più volentieri se ne ritornino a casa»²⁰. On soulignera d'ailleurs que c'est en se définissant comme quelqu'un dont le métier n'est pas la guerre que Fabrizio Colonna justifie son rôle dans le dialogue, dans lequel il défend paradoxalement, puisqu'il fut un *condottiere* au service essentiellement des rois d'Espagne, les thèses de Machiavel sur les *arme proprie* et la *milizia propria*²¹ :

E perché voi allegasti me, io voglio esemplificare sopra di me; e dico non aver mai usata la guerra per arte, perché l'arte mia è governare i miei sudditi e defendergli, e per potergli defendere, amare la pace e saper fare la guerra. Ed il mio re non tanto mi premia e stima per intendermi io della guerra, quanto per sapere io ancora consigliarlo nella pace.²²

Cette thèse sur le rôle de l'amour pour faire la guerre entretient des liens forts avec une série de questions récurrentes de la réflexion politico-militaire de Machiavel. Elle est étayée par l'exemple de la République romaine («I miei Romani, come ho detto, mentre che furono savi e buoni, mai non permessero che i loro cittadini pigliassono questo esercizio per loro arte») ²³ et par le rappel des façons d'agir de capitaines romains prouvant leur attachement et leur dévouement à leur patrie en dehors de toute idée de métier et de bénéfique matériel à tirer de la guerre (Cincinnatus et Paul Émile, *Discours*, III, 25; Atilius Regulus,

20 *Ibid.*, p. 542.

21 Sur ce paradoxe, voir M. L. COLISH, « Machiavelli's *Art of War* : A Reconsideration », *Renaissance Quarterly*, 51, 4, hiver 1998, p. 1151-1168. M. L. Colish reprend et développe l'hypothèse de C. DIONISOTTI («Machiavelli, man of letters», traduction O. Holmes, in *Machiavelli and the Discourse of Literature*, A. R. Ascoli et V. Kahn éd., p. 17-51, Ithaca, Cornell University Press, 1993) pour qui Fabrizio Colonna est choisi par Machiavel parce que c'est un ennemi des Orsini et que les contemporains comprendraient le sens anti-médicéen de ce choix. Elle ajoute que c'est un paradoxe fréquent dans le dialogue du xv^e siècle de faire énoncer une thèse par un personnage qui, dans la réalité, en est bien éloigné. T. J. Lukes («Martialing Machiavelli : reassessing the military reflections », *The Journal of Politics*, 66, 4, novembre 2004, p. 1089-1108), qui discute les thèses de Colish, estime pour sa part (et nous le suivons sur ce point), que « We may at least consider the sincerity of Colonna when he says that he has never considered soldiering his true art. And, by extension, we may speculate that an individual is mercenary if consumed with self-interest, willing to exploit friend and foe indiscriminately.»

22 *Arte della guerra, libro primo, op. cit.*, p. 544.

23 *Ibid.*, p. 541.

livre I de l'*Art de la guerre* et *Discours*, III, 25), exemples et rappel qui mettent en évidence le lien entre la *città bene ordinata* et la *povertà* des citoyens qui doivent désirer non les biens mais la gloire et donc « quando e' sono a sufficienza gloriosi disiderano tornarsi a casa e vivere dell'arte loro²⁴ ».

Elle se fonde sur l'idée du peuple armé dont l'obstination au combat repose sur la confiance et sur l'amour du capitaine et de la patrie²⁵ et vaut à la fois pour les républiques et les royaumes. Elle implique le lien entre « celui qui commande » et le peuple, et exclut donc le risque que fait courir « la crudeltà e avarizia de' soldati » qu'avaient à craindre les empereurs romains (*Prince*, 19). Elle permet de revenir sur la question de savoir s'il vaut mieux être aimé que craint (*Prince*, 17; *Discours*, III, 19 et 21) qui s'énonçait dans le *Prince* sous la forme « debbe [...] el principe farsi temere in modo che, se non acquista lo amore, che fugga l'odio »; elle reprend en effet la réponse qui était donnée dans le chapitre 19 du *Prince* (c'est la « bienveillance populaire » qui permet au prince de ne pas avoir peur de ses sujets²⁶ et d'éviter la haine et le mépris) et lui donne une valeur programmatique : c'est ce pacte d'amour entre « chi comanda » et les peuples qui fonde la possibilité d'une entité politique (république ou royaume) bien ordonnée parce que capable de faire la guerre.

Guicciardini : la disparition de la *disposizione de' popoli*

Cette importance du lien d'amour entre le capitaine et les soldats, entre les citoyens et leur cité, entre les sujets et leur prince, Guicciardini l'avait perçue par expérience, mais il se refusa à la penser comme

24 *Ibid.*, p. 540.

25 *Ibid.*, *libro quarto, op. cit.*, p. 626 : « La quale ostinazione è accresciuta dalla confidenza e dall'amore del capitano o della patria. »

26 *Il Principe*, 19 : « [6] Perché uno principe debba avere dua paure : una dentro, per conto de' subditi ; l'altra di fuori, per conto de' potentati esterni. [...] [14] Talmente che, aggiunto a tutte queste cose la *benivolentia popolare*, è impossibile che alcuno sia sì temerario che congiuri : [...] [18] Concludo pertanto che uno principe debbe tenere delle congiure poco conto, quando il popolo gli sia benivolo : ma quando gli sia nimico et abbilo in odio, debba temere d'ogni cosa e di ognuno. [19] E gli stati bene ordinati e li principi savi hanno con ogni diligenza pensato di non disperare e grandi e soddisfare al popolo e tenerlo contento : perché questa è una delle più importante materie che abbi uno principe. »

un élément déterminant dans la conduite de la guerre, persuadé qu'il était que, dans la guerre, l'opposition fondamentale concernait *la perizia* et *l'imperizia*, que ce qui fait vaincre une bataille ou une guerre est le fait d'être aguerri, expérimenté, d'avoir acquis par l'expérience le « métier » nécessaire. Cet aspect apparaît avec netteté dans un passage de la *Storia d'Italia*, XV, 6, dans lequel Guicciardini, relatant la défense de Milan par Prospero Colonna (« perito dell'arte militare e in quella di grandissima esperienza »), explique que *la perizia della difesa* devient à ce moment-là l'élément déterminant de la guerre. Or, à propos de cette défense de Milan, il existe un *ricordo* de la rédaction A (A 94) qui met en avant un élément fondamental dans la réflexion politico-militaire :

[...] Oggi el signor Prospero, primo, ha mostrato modi diversi da tutti e tempi precedenti : col mettersi nelle terre, ha frustrato lo impeto di chi è stato signore della campagna. Ma non riuscirebbe bene questo a chi non avessi la disposizione de' popoli favorevole come ha avuto lui quella di Milano contro a' Franzesi.²⁷

Ce que dit ici Guicciardini, c'est donc bien que *la perizia della difesa* – qui s'appuie sur une qualité naturelle de Prospero (*lento per natura*) et sur sa *grandissima esperienza nell'arte militare* – doit tenir compte d'un élément politique, la *disposizione de' popoli* ; l'hypothèse de cette fusion du politique et du militaire (très semblable au lien d'amour dont parle Machiavel) est exprimée sans restriction, elle s'énonce même ici comme une nécessité : sans cette disposition favorable des peuples, sans leur bienveillance, on ne saurait réitérer l'exploit de Prospero Colonna. Mais dans la *Storia d'Italia*, l'élément proprement politique de la disposition des peuples disparaît (de même d'ailleurs que dans la rédaction C des *Ricordi*)²⁸ comme

27 *Ricordi*, A 94 : « Aujourd'hui le Seigneur Prospero, le premier, a montré des façons différentes de tous les temps précédents : en se mettant dans les villes, il a brisé l'impétuosité de ceux qui étaient les seigneurs de la campagne. Mais cela ne réussirait pas bien à qui n'aurait pas une disposition favorable des peuples comme il a eu, lui, celle de Milan contre les Français. »

28 *Ricordi*, C 64 : « Innanzi al 1494 erano le guerre lunghe, le giornate non sanguinose, e modi dello espugnare terre lenti e difficili; e se bene erano già in uso le artiglierie, si maneggiavano con si poca attitudine che non offedevano molto; in modo che, chi aveva uno stato, era quasi impossibile lo perdessi. Vennonno e Franzesi in Italia e introdussono nelle guerre tanta vivezza : in modo che insino al '21, perduta la campagna, era perduto lo stato. Primo el signor Prospero, cacciandosi a

élément nécessaire de la façon de faire la guerre quand *la perizia della difesa* l'emporte sur tout autre aspect. Dans le portrait de Prospero, dans la *Storia d'Italia*, XV, 6, l'importance de la *disposizione de' popoli* n'est plus au centre de l'analyse, même si le récit des deux défenses de Milan abonde en éléments insistant sur le rôle des habitants et leur *consueta disposizione* contre les Français²⁹ ainsi que sur la façon dont on s'emploie, à Milan, à accroître la haine du peuple contre les Français.

On voit dès lors que, si Guicciardini a pressenti et énoncé le rôle du politique dans le domaine militaire et l'importance de l'amour des peuples pour mener la guerre, il le conçoit désormais en termes d'*arti e invenzioni*³⁰, de ruses et d'inventions, et non dans ceux de la constitution d'un lien d'amour entre les peuples et ceux qui le dirigent et qui, de ce fait, sont à la tête d'une armée de citoyens ou de sujets armés, où civil et militaire fusionnent. Guicciardini se refuse désormais à faire sienne une telle conception. On sait que sont nombreux – des *Storie fiorentine* jusqu'au *Dialogo del reggimento* et aux *Ricordi* – les passages où il expose sa méfiance envers le *popolo*, la *moltitudine*. Dans la *Storia d'Italia*, Guicciardini présente *l'imperizia popolare* comme une donnée permanente qui interdit de penser l'utilisation du peuple dans la guerre ; un exemple de cette méfiance se révèle particulièrement éloquent puisqu'il est inséré dans un passage qui traite de la défense de Parme, par le gouverneur Guicciardini en personne : « non si può per la natura della moltitudine fare saldo fondamento [nell'aiuto del popolo]³¹ ». Guicciardini arrive donc à voir – et, dans le

difesa di Milano, insegnò frustrare gli impeti degli esserciti, in modo che da questo essempla è tornata a chi è padrone degli stati la medesima sicurtà che era innanzi al '94, ma per diverse ragione : procedeva allora da non avere bene gli uomini l'arte de l'offendere, ora procede dall'aver bene l'arte del difendere. »

29 *Storia d'Italia*, XIV, 13, *op. cit.*, vol. III, p. 1469 : « era meraviglioso l'odio del popolo milanese contro a' franzesi ».

30 *Ibid.*, p. 1465 : « Nella quale città [Milano] si attendeva, oltre all'altre provisioni, con grande studio ad accrescere l'odio del popolo, che era grandissimo, contro a' franzesi, acciò che e' fussino più pronti alla difesa e a soccorrere co' danari propri le publiche necessità ; cosa molto aiutata, con lettere finte con imbasciate false e con molte arti e invenzioni, dalla diligenza e astuzia del Morone. »

31 *Ibid.*, 10, *op. cit.*, vol. III, p. 1446 : « [...] on ne peut, du fait de la nature de la multitude, se fonder fermement [sur l'aide du peuple] ».

cas de la défense de Parme, il en a même fait l'expérience³² – le rôle que peut jouer ponctuellement dans le domaine militaire la *disposizione del popolo* : mais il ne lui donne pas une place centrale dans son analyse historique et, partant, s'interdit de fait une pensée de la guerre où puissent fusionner le politique et le militaire. La disposition des peuples et les moyens à employer pour la constituer, la renforcer ou la modifier restent cantonnés au domaine de l'accidentel, de l'événement ponctuel et, de ce fait, impossible à reproduire. Dans le *Dialogo del reggimento*, Guicciardini estimait encore que la mise en place d'*arme proprie* pourrait être une chose très utile, mais il insistait déjà, par la voix de Bernardo del Nero, sur les difficultés qu'il y aurait à réaliser ce projet à cause précisément de la négligence et de l'incapacité des hommes et des ignorants. La question ne se pose même plus pour le Guicciardini de la *Storia d'Italia*, qui n'a plus l'espoir de voir un jour « uno vivere di republica bene ordinato » – projet dans lequel devaient prendre place *le arme proprie* – se réaliser dans sa cité.

Guicciardini : *le varietà del governo della guerra*

Il faut toutefois ajouter que la réflexion de Guicciardini sur le couple *perizia* et *imperizia* lui permet d'historiciser les façons de faire la guerre dans la période qu'il considère. Non seulement il constate que les guerres qui commencent à partir de 1494 introduisent en Italie *nuovi e sanguinosi modi di guerreggiare*³³, mais il historicise le déroulement de la guerre en analysant ce qu'il nomme *le varietà [del] governo della*

32 Sur la défense de Parme, voir J.-C. ZANCARINI, « “Uno governatore non huomo di guerra”. Le commissaire général Guicciardini et la guerre de Lombardie (juillet-décembre 1521) », in *Les Guerres d'Italie. Histoire, pratiques, représentations*, D. Boillet et M.-F. Piéjus éd., Paris, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, CIRRI, 25, 2002, p. 89-100 ; désormais in J.-L. FOURNEL et J. -C. ZANCARINI, *La Politique de l'expérience. Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002, chap. 10.

33 *Storia d'Italia*, I, 9, *op. cit.*, vol. I, p. 78 : en entrant à Asti le 9 septembre 1494, Charles VIII apporte avec lui en Italie « i semi di innumerabili calamità, di orribilissimi accidenti, e variazione di quasi tutte le cose : perché dalla passata sua non solo ebbono principio mutazioni di stati, sovversioni di regni, desolazioni di paesi, eccidi di città, crudelissime uccisioni, ma eziandio nuovi abiti, nuovi costumi, *nuovi e sanguinosi modi di guerreggiare*, infermità insino a quel dì non conosciute ».

*guerra*³⁴. Cette réflexion sur les ruptures dans la façon de faire la guerre commence dès la rédaction des *Storie fiorentine*, écrites en 1508-1509, lorsqu'il met en évidence qu'avec l'arrivée en Italie de Charles VIII en 1494 et l'introduction du « furore delle artiglierie », les temps même de la guerre sont bouleversés : auparavant, « erano tanto bilanciati gli aiuti e lenti e' modi della milizia e tarde le artiglierie, che nella espugnazione di uno castello si consumava quasi tutta una state, tanto che le guerre erano lunghissime ed e' fatti d'arme si terminavano con piccolissima e quasi nessuna uccisione. » Avec les nouvelles façons de combattre introduites par les Français, « nacquono le guerre subite e violentissime, spacciando ed acquistando in meno tempo uno regno che prima non si faceva una villa ; le espugnazione delle città velocissime e condotte a fine non in mesi ma in dí ed ore, e' fatti d'arme fierissimi e sanguinosissimi. » Cette première phase d'analyse est précisée, en termes de *perizia* et d'*imperizia*, dans le *ricordo* C 64 puis dans la *Storia d'Italia*, XV, 6. Avant 1494, la défense l'emportait sur l'attaque « non per la perizia della difesa ma per la imperizia dell'offesa ». Avec l'arrivée des Français en 1494 et la *vivezza* qu'ils introduisent dans la guerre, c'est l'attaque qui l'emporte sur la défense :

Ma sopravvenendo il re Carlo in Italia, il terrore di nuove nazioni, la ferocia de' fanti ordinati a guerreggiare in altro modo, ma sopra tutto il furore delle artiglierie, empí di tanto spavento tutta Italia che a chi non era potente a resistere alla campagna niuna speranza di difendersi rimaneva; perché gli uomini, *imperiti a difendere le terre*, subito che s'approssimavano gli inimici s'arrendevano, e se alcuna pure si metteva a resistere era in brevissimi dí espugnata.³⁵

Une nouvelle rupture a lieu quand les hommes apprennent *l'arte del difendere* (« Cominciorno poi gli ingegni degli uomini, spaventati dalla ferocia delle offese, ad aguzzarsi a' modi delle difese »)³⁶ : le moment emblématique de cette nouvelle transformation dans les *modi del guerreggiare* est, selon Guicciardini, la défense de Milan par Prospero Colonna en 1521 : désormais il y a *perizia dell'offesa* et *perizia della difesa, arte dell'offendere* et *arte del difendere*, mais c'est la défense qui devient l'élément déterminant dans cette nouvelle phase de la guerre. Cette

34 *Storia d'Italia*, XV, 6, *op. cit.*, vol. III, p. 1535.

35 *Ibid.*

36 *Ibid.*

façon d'analyser les modalités pratiques de la guerre est permise par la réflexion sur la façon dont l'expérience modifie les comportements, les façons de faire, *il modo del procedere* ; cette démarche est incontestablement productive de pensée mais, sauf en de rares moments que nous avons soulignés, elle détourne Guicciardini d'une réflexion sur le lien du politique et du militaire.

Machiavel et Guicciardini : la guerre doit-elle imposer son modèle à la politique ?

Pour répondre à cette question, le débat entre les thèses de Machiavel, en particulier telles qu'elles sont exprimées dans les *Discours*, I, 4-5 (mais aussi, comme nous l'avons rappelé dans le *Prince*, 12 et dans *l'Art de la guerre*) et celles de Guicciardini dans le livre II du *Dialogo del reggimento di Firenze* (*op. cit.*) puis à nouveau dans les *Considerazioni*, mérite d'être considéré. C'est la thèse de Machiavel sur l'analyse de la république romaine qui est remise en cause par Guicciardini. Ce dernier fait énoncer, dans son *Dialogo*, la thèse de Machiavel par son père, Piero Guicciardini, qui s'adresse à Bernardo del Nero :

Pure io ho udito disputare qualcuno in contrario, e le ragione che loro allegano sono che ponendo quello fondamento che nessuno nega né può negare, che la milizia sua fussi buona, bisogna confessare che la città avessi buoni ordini, altrimenti non sarebbe stato possibile che avessi buona disciplina militare. (*Dialogo*, p. 212)

C'est sur ce point que Bernardo del Nero répond en réitérant l'opinion contre laquelle s'élevait Machiavel³⁷ ; et il le fait en des termes qui montrent bien qu'il s'agit d'une réponse, tant ils sont proches de ceux de Machiavel :

Replico che come di' tu e come dice ognuno, la disciplina militare de' romani fu ordinatissima, la quale fu fondamento della grandezza loro. Dico ancora che el governo di drento fu tumultuoso e pieno di sedizione,

37 *Discorsi*, I, 4, *op. cit.*, p. 208-209 : « Io non voglio mancare di discorrere sopra questi tumulti che furono in Roma dalla morte de' Tarquinii alla creazione de' Tribuni; e di poi alcune cose contro la opinione di molti che dicono Roma essere stata una republica tumultuaria, e piena di tanta confusione che, se la buona fortuna e la virtù militare non avesse sopperito a' loro difetti, sarebbe stata inferiore a ogni altra republica. »

che se non fussi stata sí vigorosa la virtú militare arebbono molte volte precipitata quella republica. (*Ibid.*, p. 213)

C'est donc bien sur le lien nécessaire entre bonnes armes et bonnes lois que porte la divergence. Guicciardini ne remet pas en question l'existence de la « discipline militaire des Romains », ni même son rôle déterminant pour maintenir la république romaine en vie (« se la città non avessi avuto la disciplina militare tanto viva, vivendo con quelle sedizione, senza dubio precipitava »); il précise même que si la république s'était appuyée sur des armes mercenaires et non sur des armes propres, elle serait allée à sa ruine :

Se avessino guerreggiato con le arme mercennarie ed in conseguenza avuto a valersi come fanno le città disarmate, della sollecitudine, della diligenza, del vegghiare minutamente le cose, della industria e delle girandole, non dubitate che vivendo drento come facevano, pochi anni la arebbono rovinata. (*Ibid.*, p. 220)

Mais il nie avec vigueur que l'existence de bonnes armes romaines doive amener à estimer que la république romaine était « bien ordonnée » et ajoute que, si ces bonnes armes n'avaient pas déjà été mises en place du temps des rois, elles n'auraient pas pu être introduite du temps de cette république *tumultuaria* (« la disciplina militare fu ordinata da' re e si può dire che nascessi con la città, e senza dubio se si avessi avuta a ordinare in quelli tempi tumultuosi che furono qualche volta per rovinarla, non si ordinava mai... »). La divergence de fond entre Machiavel et Guicciardini porte donc sur le refus ou non d'imposer à la politique le modèle de la guerre et donc sur la formulation de la tâche prioritaire du moment : pour Machiavel, celle-ci se définit en termes militaires, il s'agit de « rouvrir le temple de Mars³⁸ », de mettre en place les « armes propres » et « l'ordre tiers » de l'infanterie ; pour Guicciardini, il faut penser indépendamment la politique et la guerre ; la réflexion sur les « bonnes armes », qui tendent pour lui à se résumer à la mise en place d'une armée expérimentée, ne doit pas amener à faire l'économie de la mise en place d'une « république bien ordonnée » : « uno modo di vivere con la libertà onesta, bene composta e bene ordinata »³⁹.

38 *Decennale primo, op. cit.*, p. 107.

39 *Dialogo del reggimento di Firenze, Proemio*, p. 18.

Lorsqu'ils pensent la question de la guerre et des armes, Machiavel et Guicciardini insèrent leur réflexion dans l'histoire de leur temps ; les questions qu'ils se posent naissent des guerres qui se mènent sous leurs yeux et auxquelles ils participent comme acteurs, parfois de premier plan ; ces questions mettent en jeu à la fois la politique et la façon de mener la guerre. Tous deux constatent la faiblesse de Florence et réfléchissent au moyen qu'elle ne perde pas « la libertà e stato suo » ; tous deux se demandent comment éviter que se perpétue l'incapacité des armées italiennes à faire bonne figure face aux armées d'outre-monts. Comme nous l'avons vu, les réponses que Machiavel et Guicciardini donnent à ces questions fondamentales et indissolublement liées sont différentes : d'un côté, pour Machiavel, un lien dialectique entre le militaire et le politique, dans lequel l'aspect déterminant est l'existence de bonnes armes, qui précisément ne peuvent exister sans la cohésion qui naît de l'amour des soldats pour la patrie et leurs capitaines ; de l'autre, pour Guicciardini, la mise côte à côte de bons ordres pour la cité et d'une armée expérimentée. Néanmoins, les interrogations sont semblables et naissent d'une même lecture de la « qualité des temps » ; quant aux méthodes déployées pour y répondre, elles sont identiques. La nécessité de penser les guerres d'Italie a amené l'un et l'autre à s'appuyer sur une méthode partant de l'expérience, à effectuer une historicisation permanente des temps présents, à déployer une approche pragmatique des faits et des effets des guerres en cours en considérant la *verità effettuale della cosa* ou la *natura delle cose in verità*. Dans les accords et les oppositions des deux Florentins, on peut déceler un effet des guerres guerroyées sur la pensée politique et militaire et sur la méthode d'approche de la politique et de l'histoire ; on peut aussi penser que le débat qui les oppose sur la fusion ou non du politique et du militaire ainsi que sur le rôle de l'amour et / ou de l'expertise dans les affaires militaires, mériterait de rester au cœur de toute réflexion sur la guerre.